Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 16

Artikel: Les poires
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224536

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

des choses et à se dire qu'il ne s'agissait que d'un mauvais quart d'heure à passer. La guerre, ça a été pourtant plus grave et plus déprimant que la crise...

Or, voilà maintenant que l'on supprime, un à un, tous les plaisirs. Il en faut cependant, que diable ! pour ne pas rendre neurasthéniques tous ceux qui souffrent de la dépression financière actuelle. C'est tellement vrai qu'on en vient à souhaiter des choses impossibles, hélas ! à réaliser : par exemple, de grandes réjouissances cinématographiques gratuites avec tous films gais, au programme.

Non, qu'on se le dise une fois pour toutes, ce n'est pas en supprimant la joie, qu'on viendra à bout de la crise. Au contraire... et le souvenir de Rabelais médecin est là pour nous le rappeler.

Aux maladies morales, comme aux souffrances physiques, donnons donc, dès maintenant, la gaîté, pour remède, — une franche, une saine gaîté, il va sans dire.

Rappel.

ANECDOTES SUR A. BRIAND

A. BRIAND était doux, bon et simple. *Paris-Soir* a raconté qu'il était un causeur étincelant. Il dînait, avant la guerre, fréquemment, chez le directeur du *Cri de Paris*, où la chère était exquise et la conversation animée. Il arrivait, pour le plus grand agrément des convives, que le Président avait à peine touché un plat quand survenait le suivant. S'opposant à ce qu'on les enlevât, M. Briand accumulait autour de lui les assiettes aux trois-quarts pleines de potage, de poisson et de volaille. On touchait au dessert quand le causeur, ayant terminé un récit captivant, s'apercevait qu'il n'avait pas dîné. Il se hâtait alors d'avaler les divers mets qu'on lui avait servi et dans un ordre plus ou moins orthodoxe.

— Vous vous abîmez l'estomac, se désolait la maîtresse de maison, vous mangez trop vite.

— La juste et cruelle punition de mon bavardage, répondait-il, n'est-elle pas de ne pas pouvoir savourer un peu mieux de si bonnes choses ?

Un fait moins connu : Un jour, dans une fête de village, M. Briand aperçoit, près d'un manège de chevaux de bois, un petit miséreux qui pleure à chaudes larmes. Il avance vers lui et lui dit : « Je parie que tu veux monter sur les chevaux de bois, mon petit ? Tends-moi tes mains. » Il les lui emplit d'une poignée de monnaie ; l'enfant sèche aussitôt ses larmes, se mouche et s'enfuit vers la pâtisserie voisine. C'était le fils du propriétaire du manège de chevaux de bois ; les affaires n'allaient pas et son père venait de le corriger d'importance en le traîtant de fainéant, parce qu'il avait interrompu son travail, qui consistait à rester sur le manège pour servir d'entraîneur, et faire envie aux gamins de la localité.

Amitié. — La petite ville est en grand émoi : le fameux cirque Cornélius vient d'arriver. Le « clou » du cirque, c'est la cage où vivent toujours ensemble un lion et un mouton. Invraisemblabe ! Un monsieur qui flâne devant les cages pose au propriétaire de la ménagerie quelques questions :

— Et... ils ne se querellent jamais ?

— Peuh ! fait sir Cornélius, d'un ton détaché, ils ne s'entendent pas toujours aussi bien qu'en ce moment... évidemment... Parbleu !... il y a quelquefois de la brouille dans le ménage... un petit nuage passe.

— Ah ! ah ! et alors ?

— Alors ? Nous achetons un autre mouton !

QUATRE-VINGT-QUINZE !

Chacun de nous, jeunes ou vieux,
S'instruit tous les jours davantage
Quand, sous l'éclat de mille feux,
Il contemple les étalages !

La ruse d'un malin vendeur
S'étale sur les étiquettes
Et je vous conseille... en douceur,
De mettre avant tout vos lunettes !

Ne confondez pas trente francs
Et vingt-neuf francs quatre-vingt-quinze !
On sait... mathématiquement
Qu'entre eux deux la distance est mince !

Oui ! mais, à l'œil, notre marchand
A compris toute l'importance
De présenter adroitement
La minuscule différence.

Les numéros sont si petits
Qui vous révèlent les centimes,
Que la cliente, en appétit,
N'aperçoit nullement la frime !

« Trente francs ! C'est cher ! Je m'abstiens !
Mais... vingt-neuf francs quatre-vingt-quinze,
A la bonne heure ! C'est... pour rien !
Trente francs ! Très bien... pour un prince ! »

Elle va, racontant partout
Qu'elle a fait certains bénéfices...
Que dans telle maison... surtout,
On s'impose des sacrifices.

De magasin en magasin,
D'un cœur léger, la ménagère
Court liquider son saint frusquin
Sous prétexte de bonne affaire !

Elle est aveugle sur un point :
Elle ne voit pas les centimes ;
Pour elle, ça ne compte point,
Ou ce sont là choses infimes !

Le truc est simple, mais encor'
Il fallait le trouver, Madame ;
Il rapporte des monceaux... d'or
Et nul, entre nous, ne le blâme !

Il vous fait croire au bon marché
Et dissout votre humeur morose ;
Qu'importe ce mignon péché :
L'Illusion, c'est quelque chose !

Georges Dubut.

La Patrie Suisse. — Les lecteurs de la « Patrie Suisse » du 16 avril visiteront avec M. Jean Nicollier le charmant vallon des Plans sur Bex, et sous la direction de M. Schubiger la station de Radio-Nations nouvellement installée. Citons encore une page sur les oiseaux de chez nous, une autre sur les anciens voiliers, une nouvelle inédite fort attachante de A. Vierne, et des actualités nombreuses : fête des camélias, commémoration de la bataille de Naefels, matchs divers, etc.

LES POIRES

A mon ami O. Diuste, qui, certes n'en est pas une !

IL y a poires et poires, comme il y a fagots et fagots, chacun sait ça ! Laissons de côté les poires électriques, il y en a tant d'autres espèces depuis la minuscule « sept-en-gueule » en passant par la « culotte suisse » jusqu'à la majestueuse poire-livre, qui ne représente pas encore la race des géants dans l'espèce. Il y a entre la démocratique Louise-bonne et l'aristocratique Duchesse, la modeste poire-curé. On a chanté le temps des cerises, le pays où fleurit l'oranger, on peut avoir l'air ni figue ni raisin, toujours est-il que, si on n'est pas Vaudois pour des prunes, on sait au moins garder une poire pour sa soif ! Et puis, il y a les poires royales, telle celle de feu le bon roi bourgeois Louis-Philippe, que les carricatures de l'époque montraient, armé de son légendaire parapluie.

Un jour, passant devant la boutique d'un marchand de bris-à-brac, un de mes amis tombe en arrêt — j'allais dire comme une guêpe sur une poire — devant un charmant bibelot qui s'y était égaré, Dieu sait comment.

Il entre, demande le prix, mais, jugez de son ahurissement lorsque le marchand lui répond d'un air renfrogné : « Ça, ça, dépend de la poire... »

— Elle n'est pas encore assez blette, répond, furieux, mon ami en sortant.

Pourtant, le marchand avait cru tomber sur une bonne poire.

Mieux notée que sa cousine germaine la pomme, la poire, inoffensive, est inconnue des amateurs de notre jeu de cartes national, et cela témoigne en faveur de son tempérament paisibile. Tenez, l'autre jour, entre la poire et le fromage, on me racontait l'histoire de deux amis qui, ayant trop imprudemment apposé leur signature au bas d'un méchant bout de papier s'étaient trouvés dans l'obligation de désintéresser brusquement un prêteur obligeant. Voici le dialogue final :

— Ainsi, cette fois, tout est réglé, n'est-ce pas?

— On peut dire que, comme au yass, tout est « poutzé » même les « pommes », c'est-à-dire les intérêts arriérés ?

— Parfaitement : il ne reste plus que les... poires !

Vous voyez bien qu'il y a beaucoup d'espèces.

Et celle-ci, entendue un samedi matin, au marché, dans les rues de notre bonne capitale vaudoise : Une dame avise un « corbeillon » où sommeillait, dodue et proprette à souhait, une famille de superbes « beurrées ».

— Combien vos poires ?

— Tant la douzaine, et puis « ils » sont tendres comme du beurre.

— C'est rudement cher, surtout quand on voit combien il y en a sur les arbres et mêmement dessous.

— Oh ! c'est rien, ceux-là, madame, faudrait encore voir toutes celles qui se tiennent tout autour...

Décidément, il y a poires et poires.

Fridolin.

Epreuve. — Un jour, à New-York, on vient prier Caruso d'aller chanter chez un milliardaire. Le cachet était plus qu'honorable. L'artiste prit donc rendez-vous, arriva chez e Crésus qui l'accueillit bien et lui dit :

— Vous êtes chez vous. Mettez-vous à l'aise. Remarquez bien que je suis votre seul auditeur avec mon chien que voici.

Et il désignait un gros « berger » qui montrait les dents.

— N'ayez pas peur, reprit le maître du lieu. Quoi qu'il arrive, chantez sons vous arrêter, jusqu'à la fin du morceau.

Caruso acquiesça au désir du bon payeur et il entonna un air de bravoure. Aussitôt le chien aboya furieusement. Le ténor, prévenu, ne se déconcerta pas et alla jusqu'au bout.

Alors son unique auditeur lui dit, tout joyeux :

— Voici mon chèque. Merci, homme admirable. Mon chien a l'habitude d'aboyer quand ma femme chante. Jusqu'aujourd'hui, j'avais cru que c'était à cause de la vilaine voix de cette créature, qui l'exaspérait ; mais évidemment, je me suis trompé, puisque vous avez produit le même effet. La preuve est péremptoire. Je vous remercie... pour ma femme !

Caruso eut la générosité de sourire et encaissa le chèque.

PRÉDICATEURS

VOUS connaissez l'histoire de ce jeune prédicateur débutant qui, devant une nombreuse assistance accourue pour entendre l'expression de son éloquence, monte en chaire et là, pris d'un trac intense, ne se souvient plus du tout du sujet sur lequel il devait parler. Il tousse, fait un signe, retousse, recommence et, incapable de se tirer de ce mauvais pas, sentant sa confusion s'accroître, il finit par déclarer : « Mes chers frères, pour mériter peut-être un jour, comme un de mes illustres prédécesseurs, le surnom glorieux de Chrysostome qui, comme vous le savez, signifie « bouche d'or » je condamne la mienne au silence, puisque la parole est d'argent, mais le silence est d'or. »

Une vieille histoire orientale rapporte qu'un prédicateur musulman, d'une paresse telle qu'il trouvait toujours un prétexte pour ne parler que le moins possible : la peur d'endormir son auditoire quand il faisait chaud, la hâte que celui-ci avait de rejoindre la table de famille les jours de fête, etc., monta un jour en chaire et, s'adressant ainsi à son public :

— O mes fidèles, savez-vous ce que je vais vous dire ?

— Non, répondirent-ils.

— Alors, ce n'est pas la peine que je perde mon temps pour expliquer ma doctrine à des personnes aussi stupides.

Le jour suivant, il monta en chaire et demanda :

— O fidèles croyants, savez-vous de quoi je vais vous parler ?